Ami du Clergé du 5 novembre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — LXV. *Fête de la Dédicace :* La conversion de Zachée et celle du pécheur, 657. — LXVI. *24e Dim. après la Pentecôte (6e après l'Epiphanie) :* Propagation et action civilisatrice de l'Eglise, 658.
Pour la fête de la Présentation de la Sainte Vierge. — Les oblations du Cœur de Marie, 660.
Aux Mères chrétiennes. — II. Vos responsabilités, 662.
Sujets de circonstance. — *Pour l'Œuvre de St-François de Sales :* Appel en sa faveur, 664. — *Sur le Premier Vendredi du mois :* Ce que doit être le Premier Vendredi, 666.
Allocutions de mariage. — VI. Grandeurs, devoirs, joies du mariage, 668.
Les personnages évangéliques. — LXXXVI. Lazare le Ressuscité, 670.
Plan de sermon sur les Morts. — Pensons à nos morts, 672.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

LXV

Fête de la Dédicace

LA CONVERSION DE ZACHÉE ET CELLE DU PÉCHEUR

Mes frères,

L'Eglise a été bien inspirée en choisissant comme évangile pour cette fête de la Dédicace la page où est racontée la conversion du publicain Zachée. Cette conversion est l'image, le modèle de celle du pécheur ; et la conversion du pécheur, ce sont presque toujours nos églises qui en sont le théâtre et l'instrument.

I

Zachée était un employé du fisc, chargé par les Romains de percevoir en leur nom l'impôt dans la Judée soumise à leur autorité. Comme tous ses pareils, il était détesté des Juifs, d'abord parce qu'il percevait un impôt qu'ils ne versaient qu'à regret, ensuite parce qu'il le percevait pour les Romains, étrangers et païens, et enfin parce que lui et tous ses collègues exigeaient des contribuables plus que ceux-ci ne devaient, et s'appropriaient le trop-perçu. Pour cette dernière raison du moins, ceux qui remplissaient cette fonction de collecteur d'impôts étaient ordinairement aussi mal vus de Dieu que des hommes.

Zachée était installé à Jéricho. Il avait plus d'une fois, sans doute, entendu parler de Jésus et de ses prodiges ; peut-être même avait-il déjà appris le miracle que le Sauveur venait d'accomplir aux portes de la ville, où il avait guéri un aveugle. En entendant la foule enthousiaste qui acclamait le divin thaumaturge, le désir lui vient de voir celui-ci. Il se rend donc à sa rencontre et, pour le mieux apercevoir, il monte, étant de petite taille, sur un sycomore planté au bord du chemin.

Avait-il, en agissant ainsi, d'autre désir que de satisfaire sa curiosité ? C'est peu probable ; mais, par un effet de la miséricorde divine, cette curiosité va le mettre sur le chemin de la conversion et du salut.

C'est une curiosité de ce genre, m. f., qui bien souvent est pour les pécheurs le début de la conversion. C'est un jour de fête, de beaux offices doivent avoir lieu à l'église, et ils éprouvent le désir d'y assister, d'en admirer les cérémonies, d'en entendre les chants ; pour eux c'est un spectacle et une distraction comme une autre, mais qui les changera de toutes celles dont ils sont fatigués. Ou bien, c'est une cérémonie patriotique, pour les soldats morts, par exemple, à laquelle ils se font un devoir de prendre part. Ou bien encore c'est une mission qui se donne dans la paroisse ; on dit grand bien des prédicateurs, on ne parle que des belles fêtes dont cette mission est l'occasion. Poussés par la curiosité, nos pécheurs se décident à franchir le seuil de l'église pour entendre les premiers et admirer les secondes.

S'ils n'ont pas d'eux-mêmes cette curiosité, faites-la naître en eux, m. f. Zachée ne serait sans doute pas allé voir Notre-Seigneur si d'autres ne lui avaient point parlé de lui. Si vous voulez le bien et la conversion de ceux qui vous entourent, efforcez-vous, avant tout, de les amener à l'église, et pour qu'ils y viennent plus volontiers, qu'ils aient plaisir à y venir, faites en sorte que cette église soit attrayante ; de votre bourse et de vos mains contribuez à l'entretenir, à l'orner, à l'embellir. Aidez également à rendre attrayants les offices et les cérémonies religieuses en prenant part aux chants, en tenant l'harmonium si vous en êtes capable, en faisant partie de la chorale, en vous occupant des enfants de chœur, en aidant enfin, par tous les moyens en votre pouvoir, vos curés dont le ministère est si chargé et qui ne suffisent plus à prendre soin par eux-mêmes de leurs églises et à donner au culte divin toute la pompe qu'ils souhaiteraient.

II

Arrivé au pied de l'arbre où était Zachée, Notre-Seigneur levant les yeux l'aperçut. Touché de son désir de le voir et des efforts qu'il avait faits pour le satisfaire, il résolut de l'en récompenser. « Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre, car aujourd'hui même il me faut loger dans ta maison. » Grande fut la joie de Zachée en entendant cette bonne surprise. Descendant bien vite, il courut chez lui afin de tout y préparer pour recevoir dignement l'hôte divin qui allait venir.

Zachée, sans doute, ne se rend pas encore compte de la grande grâce qui lui est faite. S'il éprouve tant de joie de la visite de Jésus, c'est parce que sa curiosité va être satisfaite plus qu'il ne l'espérait. Ce Jésus, il va le voir de près, lui

parler, l'entendre... Et puis, quel honneur pour lui, le publicain mal vu et décrié !

Mais ce n'est pas sans profit qu'on approche de Jésus, qu'on habite, ne serait-ce que quelques instants, sous le même toit que lui et qu'on l'écoute parler. Que se passa-t-il entre Jésus et Zachée ? L'évangile ne le dit pas, ou du moins il ne reproduit pas la conversation du divin Maître avec son hôte. Il est probable que Jésus entretint celui-ci du Royaume de Dieu qu'il était venu établir sur la terre, qu'il ouvrit doucement ses yeux à la lumière de l'Evangile, qu'il lui fit comprendre l'importance, la nécessité du salut, et remarquer combien la profession qu'il exerçait risquait de compromettre ce salut, à cause des injustices dont elle était l'occasion. Il dut sans doute terminer son entretien avec ce riche publicain par cette maxime qu'il aimait à répéter : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Ces saints avis et la grâce divine qui les accompagnait touchèrent le cœur de Zachée. Sur-le-champ il prend la résolution de réparer ses injustices passées : « Seigneur, dit-il à Jésus, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois plus. »

M. f., lorsque vous aurez réussi à amener un pécheur à l'église, vous aurez fait déjà beaucoup pour son salut. A l'église, tout parle à celui qui y entre. Le pécheur y revoit les fonts baptismaux sur lesquels il est devenu chrétien, les bancs du catéchisme où il s'est assis jadis, le confessionnal où il est allé faire l'aveu de ses fautes d'enfant, la sainte Table où il s'est agenouillé au jour de sa première communion ; il y voit la chaire et le prêtre qui lui rappelle les grandes vérités du salut qu'il a oubliées ; il y voit partout le crucifix qui lui parle de l'amour infini de Jésus-Christ pour lui. Et surtout il y a, dans le tabernacle, ce même Jésus-Christ, réellement présent et qui, fixant son regard sur lui, lui dit comme autrefois à Zachée : « Hâte-toi de te convertir, car je veux à nouveau habiter dans ton cœur. »

Ah ! m. f., priez pour que tous les pécheurs que votre zèle pieux amène à l'église entendent cet appel, et y répondent aussi généreusement que Zachée !

III

La conversion du publicain ne fut pas éphémère. Non content de réparer ses injustices passées, il renonça à sa profession qui l'exposait à en commettre de nouvelles. Il s'attacha à Jésus pendant les quelques jours que celui-ci passa encore sur la terre. On dit que ce fut son épouse qui, sur le chemin du Calvaire, fendit la foule et vint essuyer le visage de Jésus. Après l'Ascension du Sauveur, persécuté par les Juifs ainsi que les autres amis du divin Maître, il fut avec eux mis sur une barque et livré au gré des flots. Conduite par la Providence, cette barque vint aborder en notre pays, sur les côtes de Provence, et y déposa ses passagers. Tandis que Lazare demeurait à Marseille pour en être le premier évêque, que ses sœurs Marie-Madeleine et Marthe édifiaient par leur piété et leur vie pénitente le midi de la France, Zachée pénétrait plus avant, jusque dans les solitudes du Quercy, où il élut domicile en des grottes sauvages devenues aujourd'hui autant de sanctuaires, où est conservé son tombeau et où l'on vénère, sous le nom de Notre-Dame de Roc-Amadour, la Sainte Vierge qu'il fut le premier à faire connaître en ces régions. De là, il rayonnait dans toute la contrée pour y prêcher l'Evangile et y exercer le saint ministère, car le publicain d'autrefois avait été promu à l'épiscopat. Ceux qu'il évangélisait le désignaient sous le nom d' « ami du rocher, » en langage du pays « Roc amadour, » et ce nom lui en est resté ainsi qu'à ces roches sanctifiées par sa vie et par sa mort.

M. f., le pécheur qui a repris le chemin de l'église et qui s'est converti persévérera dans ses bonnes résolutions s'il est fidèle à la fréquenter régulièrement. Pour lui et pour chacun de nous, l'église est la maison de Dieu et la porte du ciel. Aimons à venir souvent nous y recueillir comme le faisait Zachée dans les grottes solitaires qu'il avait transformées en sanctuaires. Aimons à venir y réfléchir sur la grande affaire de notre salut, à venir y prier : nulle part nous ne pouvons le faire avec autant de fruit qu'au pied du tabernacle où Dieu daigne habiter et nous attend. En fréquentant l'église, nous donnerons le bon exemple à ceux qui nous entourent et nous exercerons ainsi, comme Zachée, un apostolat efficace. Si vous fréquentez l'église, pères et mères, vos enfants et vos serviteurs la fréquenteront et vous y accompagneront chaque dimanche ; s'ils vous y voient vous approcher des sacrements, ils s'en approcheront. Vos amis et vos voisins, qui n'attendent souvent que votre bon exemple pour le suivre, en feront autant. Ainsi votre foyer sera un foyer chrétien, votre paroisse une paroisse pratiquante, et de l'un et de l'autre on pourra dire ce que Notre-Seigneur dit, en la quittant, de la maison de Zachée : « Aujourd'hui le salut a été accordé à cette maison. » Ainsi soit-il.

LXVI

24e Dim. ap. la Pent. (6e ap. l'Epiphanie)

PROPAGATION ET ACTION CIVILISATRICE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

L'année ecclésiastique touche à sa fin. Les dimanches après la Pentecôte représentent les siècles qui doivent s'écouler entre la venue de Jésus-Christ et la fin du monde, siècles durant lesquels l'Église doit se développer, remplir et transformer l'univers. Dans l'évangile d'aujourd'hui, Notre-Seigneur prophétise cette propagation de son Eglise et cette transformation du monde par ses soins. Après dix-neuf siècles, nous constatons que cette prophétie s'est déjà magnifiquement réalisée et qu'elle continue de se réaliser tous les jours.

I

« Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un grain de senevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est à la vérité la plus petite de toutes les semences ; mais quand il a poussé, c'est le plus grand de tous les légumes et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. » Il n'est pas rare, en effet, en Orient, que le senevé, la moutarde de nos pays, atteigne une hauteur de trois mètres.

Le royaume des cieux que Jésus compare à ce grain de senevé, c'est l'Eglise, dont il était en train d'entretenir ses apôtres lorsqu'il prononça cette parabole. N'a-t-elle pas mission d'établir sur la terre le règne de Dieu, qui aura son plein épanouissement dans le ciel ? Or, qu'elle était petite cette Eglise, qu'elle comptait peu de membres du vivant de son divin Fondateur ! Juste quelques apôtres et quelques disciples. Mais précisément ces quelques apôtres sont le grain de senevé d'où va sortir la grande Eglise, l'Eglise mondiale. De même qu'au commencement du monde, en créant les plantes, le Créateur mit en elles, dans leur semence, la vertu de se reproduire, de croître et de se multiplier, ainsi Jésus a dit à ces quelques apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, » et c'est en vertu de cette parole que l'Eglise elle aussi va croître et se répandre dans le monde entier avec une extraordinaire rapidité.

Dès le jour de la Pentecôte, S. Pierre prêche à Jérusalem et convertit et baptise 5000 personnes. Quelques jours après, il en convertit et baptise 3000 autres. Bientôt le nombre des fidèles s'est tellement accru dans la Ville Sainte et toute la Palestine que les apôtres sont obligés d'ordonner des diacres et de se décharger sur eux d'une partie de leur tâche.

Mais voici la persécution qui les oblige à quitter Jérusalem et à se répandre dans le monde, comme ils en ont reçu l'ordre de Jésus-Christ. De leur vivant même, toutes les parties du monde alors connu sont évangélisées et fournissent à l'Eglise par milliers de nouveaux enfants. Elle en compte jusque dans le palais des Césars de Rome, puisque S. Paul écrivant de cette ville aux habitants de Philippe, leur envoie le salut des « frères qui font partie de la maison de César. » (Phil., IV, 22). Ce même apôtre n'exagère donc pas quand il écrit aux chrétiens de Rome « que leur foi est annoncée dans tout l'univers. » Les païens eux-mêmes le reconnaissent, puisque dès le premier siècle Pline le Jeune déclare que la religion du Christ « est professée par un très grand nombre de personnes de tout âge et de toutes conditions, dans les villes aussi bien que dans les campagnes. » Au siècle suivant, Tertullien peut lancer ce fier défi aux ennemis de la religion chrétienne : « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons vos villes, vos cités, vos places fortes, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le Sénat, la place publique ; nous ne vous laissons que vos temples... Si cette multitude de chrétiens vous quittaient, vous seriez effrayés de votre solitude et le monde vous paraîtrait comme mort. »

Vous le voyez, le grain de senevé a levé, a grandi, et la tige qui en est sortie a déjà pris de belles proportions.

II

Mais voici Constantin qui en 312 donne la liberté à l'Eglise. Jusque-là comprimée par la persécution, elle va prendre son élan et croître plus rapidement encore. Ce ne sont plus seulement des individus, mais des peuples entiers qui d'un seul coup entrent dans son sein et viennent s'abriter sous son ombre protectrice. En 496, c'est Clovis qui se fait baptiser avec 3000 de ses guerriers, et qui par son exemple amène à l'Eglise toute la nation franque. A la même époque, la Grande-Bretagne et l'Irlande se convertissent et méritent le beau nom d'Iles des Saints. Puis c'est le tour de l'Allemagne, évangélisée par S. Boniface, de la Hongrie entraînée par l'exemple de son roi S. Etienne, de la Russie convertie par les saints Cyrille et Méthode. Et ainsi à chaque siècle l'Eglise étend ses rameaux sur de nouvelles nations, heureuses de venir chercher en elle le salut.

Sans doute, de même que dans les forêts des rameaux morts et pourris se détachent de temps en temps des arbres séculaires, à diverses époques des peuples et des nations entières se sont détachés de l'Eglise pour tomber dans le schisme et l'hérésie ; mais sans tarder, de nouvelles nations viennent les remplacer. C'est ainsi qu'après les défections causées par le protestantisme, l'Eglise a la joie de voir ses missionnaires pénétrer dans le Nouveau Monde qui vient d'être découvert par Christophe Colomb, se rendre en Chine et jusqu'au Japon et étendre son règne, faire resplendir les lumières de l'Evangile sur ces pays jusque-là plongés dans les ténèbres du paganisme et ployés sous le joug du démon.

Et ce n'est pas fini. Le grand arbre de l'Eglise continue aujourd'hui encore d'étendre ses rameaux sur tout l'univers. Sous la puissante impulsion du grand Pontife Pie XI, les Œuvres missionnaires déploient une activité plus grande qu'elle ne le fut jamais. Nos modernes apôtres sont partout où il y a encore des idolâtres à éclairer, des païens à convertir. Pour y réussir plus vite, ils usent de tous les moyens que le progrès met à leur disposition, et ce n'est pas sans succès, puisque déjà les nouveaux convertis de ces vieux pays païens voient sortir de leurs rangs des prêtres et des évêques, qui désormais évangéliseront leurs compatriotes.

Aidons tous ces vaillants missionnaires, de nos prières et de notre bourse. Donnons notre obole aux Œuvres de la Propagation de la foi, de la Sainte Enfance et de St Pierre apôtre, et nous con-

tribuerons ainsi à l'expansion de l'Eglise de Jésus-Christ.

III

Mais l'Eglise ne s'est pas seulement répandue dans le monde entier ; elle l'a transformé, et c'est le second fait que Jésus prédisait à ses apôtres en leur proposant la parabole du levain : « Le royaume des cieux est semblable au levain que prend une femme et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. »

On ne cuit plus guère dans nos campagnes, et à moins d'être allé l'apprendre chez le boulanger, les jeunes générations ne savent plus trop comment on fait le pain. Les plus âgés d'entre vous sont plus au courant, eux qui ont vu jadis leur mère confectionner chaque semaine le pain de la famille. La veille au soir, elle détrempait dans un peu d'eau et de farine la pâte fermentée, le levain provenant de la dernière fournée. Le lendemain, elle mélangeait le levain à autant de farine et d'eau que l'exigeait la provision de pain nécessaire à la famille ; elle pétrissait longuement cette pâte, afin d'incorporer dans toute sa masse les ferments du levain ; puis, sous l'action de celui-ci et de la chaleur, la pâte se mettait à fermenter, à se gonfler, jusqu'au moment où la sage ménagère jugeait opportun de la confier au four. chauffé à blanc. Dans celui-ci la pâte se soulevait à nouveau et se transformait en belles miches dorées et bien renflées, toutes parsemées de trous à l'intérieur, en pain savoureux et digeste. Parfois, au grand désespoir de la boulangère, par la faute du levain qui ne valait rien ou du défaut de chaleur, la pâte ne fermentait pas ; alors le pain était manqué, serré, lourd et indigeste, il était presque immangeable et de mauvaise conservation. Il en eût été ainsi, à plus forte raison, si l'on n'y avait pas mis de levain du tout, tant est grande l'importance du levain dans la confection du pain.

Eh bien ! m. f., ce que le levain opère dans la pâte, la prédication évangélique, l'Eglise l'a opéré dans le monde. Rappelez-vous ce qu'était celui-ci à la venue de Jésus-Christ. Les vices étaient divinisés, on y honorait la luxure sous le nom de Vénus, le vol en la personne de Mercure, l'ivrognerie en la personne de Bacchus, et Dieu sait si ces infâmes idoles avaient des adorateurs ! La femme n'y était l'objet d'aucun respect, et la vie de l'enfant était à la merci de ses parents. L'immense majorité des hommes était réduite à l'esclavage et traitée comme un vil bétail par quelques patriciens ; l'humilité, la chasteté, la charité, toutes nos belles vertus chrétiennes y étaient inconnues. On chercherait en vain dans l'antiquité, et aujourd'hui encore dans les régions où le christianisme n'a point pénétré, les hôpitaux et les asiles ouverts à toutes les misères, comme on en voit en nos pays chrétiens ; on y chercherait plus vainement encore ces servantes volontaires des pauvres que sont nos Sœurs de charité.

Mais dès que paraît l'Eglise, tout change. La liberté est accordée aux esclaves, et ceux ci apprennent avec étonnement et reconnaissance qu'ils sont les égaux et les frères de leurs maîtres. Toutes ces faiblesses, la femme, l'enfant, les infirmes deviennent un objet de respect ; à l'exemple des premiers chrétiens qui mettaient en commun leurs biens, les riches font servir leur superflu au soulagement des pauvres. Toutes les vertus sont mises en honneur, et nombreux sont ceux et celles qui s'obligent par vœu à pratiquer toute leur vie la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Si tous les chrétiens ne les imitent pas, — et Dieu, certes, ne le demande pas, — tous du moins voient en eux des modèles et sont obligés de convenir que la pratique de la vertu est possible et qu'eux-mêmes doivent la pratiquer selon leur condition. Aussi le niveau moral se relève bien vite et c'est à l'Eglise, c'est à l'influence de l'Evangile que nous devons cette civilisation chrétienne dont nous sommes les heureux témoins et les bénéficiaires.

Mais prenons garde, m. f. : cette civilisation chrétienne ne se maintiendra que dans la mesure où l'Evangile restera la règle de nos mœurs, que dans la mesure où l'Eglise continuera d'exercer son influence salutaire sur nous et sur la société. Soumettons-nous de tout cœur à cette influence ; par la pensée et par l'exemple, faisons qu'elle s'exerce sur les autres, et pareils au levain qui n'a reçu ses ferments que pour les communiquer à la pâte où on le mélange, nous contribuerons pour notre part à l'extension de l'Eglise et à son action salutaire sur le monde. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE

LES OBLATIONS DU CŒUR DE MARIE

Mes frères,

La fête de ce jour, toute de beauté et de grandeur, nous rappelle la gracieuse offrande de Marie au Temple. Cette enfant, toute d'innocence et de pureté, toute virginale comme une blanche épousée, comme un lys très pur, vient consacrer son cœur et sa vie au Seigneur. Or, toute l'existence de la Sainte Vierge fut une perpétuelle oblation, et nous nous édifierons à suivre les étapes progressives de cette sublime offrande.

I. — *Du temple à Nazareth*

Voici donc, au jour dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire, voici cette enfant de trois ans qui, entourée sans doute de ses vieux parents, vient dire à Dieu le choix irrévocable qu'elle a fait, le vœu qu'elle a formé de lui consacrer toute sa vie. Car cette enfant ne ressemble point aux autres ; seule, parmi les enfants d'Adam, elle n'a pas été effleurée par l'esprit du mal, elle n'a pas connu la souillure originelle. Aussi est-ce pour cela sans doute que son intelligence est si ouverte, sa volonté si vaillante et son cœur si généreux malgré son jeune âge ; car elle sait à qui elle se

donne, et si elle souffre, en son âme délicate et tendre, de se séparer de ses parents, elle sait demeurer forte en sa résolution et chez elle déjà l'amour de Dieu est plus fort que tout autre.

Sans doute, l'événement, pour nous si riche d'enseignement, passe inaperçu ou presque ; c'est bien à elle que s'applique la parole des saints livres : « Toute la gloire de la fille du roi est dans son âme » (Ps. XLIV, 14). Mais Dieu voit ce sanctuaire immaculé, cet amour si pur et si fort ; et comme il connaît l'avenir, il discerne déjà tout ce qui lui est offert en germe à ce moment ; car Marie n'entend pas se reprendre, dès ce moment elle apporte à Dieu le don total de son existence. En attendant l'offrande de Jésus dans ce même Temple, rien de plus beau ne pouvait être offert à Dieu, et combien nous sommes loin des sacrifices imparfaits dont il ne voulait plus !

Mais les années ont passé... Marie, conduite par les mystérieux desseins de la Providence, est venue habiter Nazareth ; non qu'elle ait renoncé à son vœu d'être toute à Dieu, car Joseph connaît ses saints désirs et respecte ses volontés. Et voici qu'un ange s'incline devant elle, il la salue avec grand respect, puis s'acquittant de sa mission, il lui annonce qu'elle sera mère du Sauveur.

D'autres songeraient peut-être au grand honneur qui leur est fait, et en tireraient vanité. Marie y voit surtout une occasion de dévouement, et sa réponse est aussi riche de générosité que d'humilité. Dans le Temple, elle a longuement médité les Ecritures, et sa foi est trop vive pour qu'elle n'en ait pas pénétré le sens avec une merveilleuse profondeur. Entre l'Esprit Saint qui a inspiré l'écrivain sacré, illuminé son esprit, conduit sa pensée, presque guidé sa plume, et l'âme de Marie lisant la Sainte Ecriture, il y avait de mystérieuses affinités. Ainsi Marie ne pouvait partager, au sujet du Messie, les préjugés par trop matériels de ses compatriotes ; elle ne pouvait attendre un roi temporel, ayant pour tâche première de rétablir l'antique splendeur du royaume d'Israël. D'autre part, bien que le voile du mystère ne fût point entièrement levé, elle avait sans doute compris la place et le rôle de la souffrance dans la vie du Sauveur ; associer sa vie à celle du Messie, c'était donc se vouer au sacrifice, mais aussi au salut du monde.

Et sachant tout cela, sans l'ombre d'une hésitation, Marie donne au messager divin sa réponse : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » (Luc, I, 38). *Ecce,* je livre tout à Dieu, tout ce que j'ai et tout ce que je suis ; *fiat,* il en fera tout ce qu'il lui plaira, en sa sagesse et son amour.

II. — *De Nazareth au Calvaire*

Jésus est né depuis trois semaines, et sa dévotion à la loi de Moïse conduit Marie au Temple avec son fils et Joseph, car Dieu a demandé que chaque premier-né lui soit offert. Certes, Jésus étant fils de Dieu n'aurait nul besoin de lui être ainsi offert, mais qui sait l'origine divine de cet enfant ? Ne faut-il pas donner aux autres le bon exemple ?

Et d'ailleurs Marie va accomplir ici une nouvelle offrande. Cet enfant, tout fils de Dieu qu'il est, il est aussi à elle, il lui doit son corps, il lui doit la vie, il est donc son bien et sa propriété, il est son trésor le plus cher, et, pour tout dire en un mot, il est son fils. Elle l'aime de toute son âme virginale, avec une tendresse d'autant plus profonde qu'elle est plus pure ; et si S. Paul pourra dire un jour : « Ma vie, ma raison de vivre c'est le Christ » (Phil., I, 20), combien Marie pouvait-elle, avec infiniment plus de raison encore, le dire en le portant au Temple !

Mais il y a plus et mieux que cela encore. En son cœur de mère, il se passe ce phénomène unique au monde que l'amour de son fils se confond avec l'amour de Dieu : son Jésus est le Fils de Dieu, et il est en même temps son fils à elle. Dès lors elle l'aime d'un amour total, absolu ; elle est la seule mère dont l'amour ait eu vraiment le droit d'aller jusqu'à l'adoration.

Or ce fils, la chair de sa chair, l'objet de tant de tendresse, elle vient l'offrir à Dieu ; elle vient officiellement reconnaître qu'elle n'a d'autres droits sur lui que ceux que Dieu voudra bien lui laisser ; et déjà son offrande comporte l'acquiescement : « Mon Dieu, si vous vouliez le reprendre, il est à vous avant d'être à moi, je me conformerais à votre sainte volonté. »

Et comme pour transformer cette hypothèse en perspective nécessaire et douloureuse, voici que l'Esprit-Saint parle par la bouche du vieillard Siméon : « Cet enfant sera un signe de contradiction... et vous-même vous aurez l'âme transpercée d'un glaive. » (Luc, II, 35). Comment ne pas discerner déjà le sacrifice qui se prépare ? Marie cependant ne revient pas sur son offrande, et quand, après l'avoir cherché dans l'angoisse et les larmes, elle entendra son fils lui dire à douze ans : « Pourquoi me cherchiez-vous ? ne fallait-il pas que je sois aux affaires de mon Père ? » (Luc, II, 49), elle comprendra, et dans le fond de son cœur elle renouvellera son offrande.

Des années passent encore, et nous voici au Calvaire. C'est l'heure pour laquelle Jésus est venu, c'est l'heure de la séparation et du grand sacrifice ; mais en réalité, la montée du Calvaire est commencée depuis longtemps. La scène du crucifiement n'est que le dernier acte d'un drame qui se joue depuis bientôt trois ans ; drame de la haine s'attaquant à l'amour qui la démasque et la confond, réalisation de la prophétie de Siméon. Marie a senti cette haine, montant autour de son fils comme une vague irrésistible ; elle a senti aussi, et combien douloureusement, l'indifférence des uns, l'ingratitude des autres. Et elle a compris que cette haine lui arracherait son fils et que pour la vaincre il faudrait aller jusqu'au bout de l'amour, jusqu'au sacrifice total.

Aviez-vous jamais cru, ô Marie, en lisant Isaïe,

que les traits du Messie souffrant n'étaient pas exagérés ? Aviez-vous pensé que de telles prophéties pourraient se réaliser à la lettre ? Maintenant la réalité est là, dans ce visage défiguré, dans ce condamné à mort que vous rencontrez sur le chemin de son supplice. Pensiez vous que sa mort devrait être aussi cruelle aussi abreuvée d'outrages et d'ignominies ? Aviez-vous compris que le Père traiterait ainsi son Fils et votre fils ?

On pourrait croire qu'une mère, assistant à pareille scène, va se jeter aux pieds de son enfant, le suppliant de se défendre ; qu'elle va lui faire un rempart de son corps, se dresser en face de ses ennemis, leur crier son indignation, leur reprocher leur infamie, car enfin cet homme est l'innocence et la bonté mêmes... Non, rien de tout cela ; Marie sait que les Ecritures doivent s'accomplir, et elle s'abandonne à la volonté divine.

Et quelque temps après, debout au pied de la croix comme le prêtre à l'autel, de toute son âme, communiant pleinement à sa douleur mais aussi à son obéissance, elle offre à Dieu son fils pour le salut du monde.

III. — *Du Calvaire à la mort*

Jésus est ressuscité et remonté au ciel où il est assis à la droite du Père. Et Marie est demeurée sur la terre, présidant la retraite des apôtres, de l'Ascension à la Pentecôte, et suivant attentivement leurs labeurs pour la prédication de l'Evangile et la conversion du monde. De grands et chers intérêts continuent donc d'occuper sa pensée et son temps.

Confiée à Jean, car, après sa mère, Jésus n'avait personne de plus cher ici-bas que le disciple bien-aimé, elle a suivi l'apôtre au cœur si pur. Et que de fois, ensemble, ils ont dû s'entretenir de leur commun amour pour Jésus ! Mais ce qui fut surtout leur douce joie et consolation, ce fut le saint sacrifice de la messe. Quel instant que celui où Jean, tenant entre ses mains le Christ appelé par sa voix toute-puissante, le donnait à sa mère dans la sainte communion ! Scène inoubliable dont nul historien ne nous a gardé le souvenir, mais que les peintres ont maintes fois fixée sur la toile.

Mais si doux que fussent ces instants d'intimité, Marie ne les séparait pas du saint sacrifice ; et chaque fois que Jean consacrait, Marie renouvelait, avec Jésus, l'offrande du Calvaire. Jamais âme si sainte soit-elle, fût-elle l'âme d'un Curé d'Ars ou des plus saints prêtres, n'approcha de la ferveur de charité et de sentiments avec lesquels Marie chaque fois assistait à la messe. Car ce n'était pas seulement l'offrande de son fils qui se renouvelait, c'était aussi son offrande à elle qu'elle continuait avec lui.

Enfin l'heure vint de dire adieu à la terre et de gagner le ciel, l'heure de la récompense et de l'éternel revoir. Alors ce fut splendide : Marie rassembla dans sa pensée et dans son cœur toutes ses richesses, toutes ses offrandes passées, tous ses labeurs, renoncements et sacrifices, et elle les éleva vers Dieu dans un geste de suprême amour, et sous la véhémence de cette charité, son âme se détacha de son corps et elle acheva son offrande dans la splendeur des cieux.

* * *

M. f., que Marie nous serve de modèle ! Notre vie n'a vraiment de sens que si elle est offerte à Dieu, en louange de sa gloire. Efforçons-nous donc de nous élever au dessus des vaines préoccupations humaines, purifions nos intentions, travaillons pour le ciel et pour Dieu. Tâchons de réunir, chaque semaine, ou même chaque jour, le plus riche trésor de prière, d'obéissance et d'amour, et venons à la messe l'unir au grand sacrifice du Christ. Alors, comme Marie et avec elle, nous aurons réalisé cette sublime grandeur de notre baptême, énoncée par S. Pierre : « Vous êtes un royal sacerdoce. » *Amen.*

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

II

VOS RESPONSABILITÉS

Il est naturel à l'orgueil humain de se prêter fort mal à rendre des comptes. Une formule trop répandue, hélas ! et qui a fait son chemin dans les esprits et surtout dans la conduite des hommes : « Ni Dieu ni maître, » a encore accentué ces fâcheuses dispositions. On prétend ne relever de personne, échapper à toute autorité, et vivre à sa guise. Mais il est un être à qui rien n'est caché, et à qui tout homme un jour ou l'autre, qu'il le veuille ou non, sera bien obligé de rendre des comptes ; nos actes nous suivent au tribunal de Dieu pour être passés au crible de la justice.

1. — *La parabole des talents*

Un maître partant en voyage, a dit Jésus, confia ses biens à ses serviteurs ; mais il les répartit inégalement : à l'un il donna dix talents, à un autre deux, à un troisième un seul. Longtemps après, le maître revient à l'improviste et se fait rendre des comptes : le premier a su tirer parti de la somme à lui confiée, en sorte qu'il l'a doublée d'après S. Mathieu, décuplée d'après S. Luc ; le second, qui avait reçu deux talents, en a gagné deux autres ; vient le troisième qui dit : « Je savais que vous êtes un homme dur et exigeant, prétendant récolter là où vous n'avez pas semé, j'ai donc prudemment caché en terre votre talent ; je vais vous le chercher. »

Le maître félicite les deux premiers serviteurs, pour leur travail et pour leur industrie, et, nous dit S. Luc, il leur donne autant de villes qu'ils ont gagné de talents. S. Mathieu emploie une autre formule : « Entre dans la joie de ton maître, » c'est-à-dire, sois désormais de ma maison et de ma famille et non plus un étranger. Quant au serviteur paresseux, il se voit chassé, après avoir été dépouillé du peu qu'il avait reçu.

Ainsi, au jour du jugement, nous aurons à rendre compte à Dieu de l'emploi de nos talents : nous avons reçu la vie, la santé, la fortune peut-être, des qualités morales et des grâces divines. Dieu nous demandera, dans le détail, quel usage nous avons fait de tous ses trésors. Mais il est à remarquer que Dieu n'a pas donné autant à chacun. Tel est plus favorisé des dons de l'intelligence et du jugement, a reçu un meilleur caractère, une éducation plus chrétienne, des grâces plus nombreuses. Tel autre, au contraire, est moins bien partagé ; de condition plus modeste, né dans une famille indifférente, il a grandi dans un milieu amoral, sinon immoral ; il ne pouvait donc guère, à moins d'un miracle de la grâce, atteindre à la dignité de vie et aux mérites du premier.

Dieu, qui est juste, demandera à chacun, pour l'admettre à la récompense éternelle, en proportion des talents reçus ; en sorte que nul ne pourra s'offenser ni se plaindre de cette inégalité. Ceux qui ont peu reçu auront aussi moins de responsabilités à porter, et moins de travail à fournir ; ceux qui ont reçu davantage, auront évidemment plus de comptes à rendre, mais la grâce de Dieu aidant, ils auront aussi plus de mérites et donc plus grande et plus belle récompense.

« *Honor, onus,* » dit un vieux proverbe latin, ce qui veut dire : « La charge, le devoir est inséparable de l'honneur. » Or, dans notre dernier entretien, je vous parlais de vos gloires ; il convient de vous dire maintenant vos responsabilités. Les enfants que Dieu vous a donnés, ce sont des richesses, des trésors précieux ; dans le temps comme dans l'éternité, ils peuvent être des inutiles, ou au contraire des ouvriers de l'ordre, du bien, de la gloire de Dieu et de l'apostolat. Mais leur vie et leur activité ne seront que le rayonnement de leurs vertus et le déploiement de leurs qualités morales ; et ces qualités, c'est votre rôle de les éveiller, de les cultiver, de les faire grandir. Ainsi vous aurez à rendre compte de la vie de vos enfants ; ils seront votre fierté et votre joie, ou votre honte et votre tristesse, dans le temps et dans l'éternité.

II. — *Le principe de vos responsabilités*

Il y a, dans l'organisation du monde, des événements insignifiants eux-mêmes et qui ont cependant une influence énorme. Voyez, par exemple, l'aiguilleur en sa guérite ; un train passé, il oublie ce simple geste qui consiste à déplacer la direction du convoi suivant; celui-ci arrive à toute vapeur, franchit le poste et le voilà qui s'élance dans la nuit sur une mauvaise direction, vers une brusque rencontre avec un autre convoi, vers la catastrophe.

Aucune autre image ne saurait mieux faire sentir vos responsabilités. En effet, c'est bien au point de départ de la vie raisonnable et personnelle de l'enfant que vous avez à jouer un rôle très important. Car, on peut encore prévenir et empêcher la catastrophe, en arrêtant le convoi à temps : un coup de téléphone, un signal, le train s'arrête, et reprend la bonne dire tion. C'est beaucoup moins simple quand il s'agit de grands jeunes gens, mal aiguillés sur le chemin de la vie par une mauvaise éducation. Vous savez bien qu'il ne suffit pas de leur crier « DANGER ! » pour qu'ils s'arrêtent instantanément comme la locomotive qui renverse la vapeur, et que bien souvent les conseils et les ordres, la douceur aussi bien que la violence, ont peu de succès auprès d'eux.

C'est donc dès le jeune âge qu'il faut imprimer aux âmes de vos enfants une bonne direction. Il est vrai que vous aurez pour cela des collaborateurs, leurs maîtres et leurs pasteurs ; ils vous aideront à éclairer et instruire ces jeunes intelligences ; bien choisis, ils leur donneront des idées saines et justes, des principes solides, ils se préoccuperont aussi de former la volonté et le cœur. Mais ce ne sont que des auxiliaires, dont la responsabilité est limitée, comme d'ailleurs leurs droits, leurs pouvoirs et leur tâche.

C'est aux parents qu'il appartient de faciliter et de soutenir le travail des maîtres ; vérité élémentaire qu'il serait inutile de rappeler, si l'on ne se trouvait trop souvent en présence d'une déplorable incurie. Quiconque confie à un ouvrier une tâche quelconque, s'intéresse à cet ouvrage, à son avancement, à sa perfection. On confie des enfants à des maîtres pour leur instruction et leur éducation, et chose étonnante, ceux qui ont le plus de souci, le plus de zèle, ce ne sont pas les parents, mais ceux qui travaillent à leur place ; pères et mères ne se soucient point de ce qui se passe au catéchisme ou à l'école. Et pourtant vos enfants ne feront vraiment des progrès que s'il y a, entre leurs maîtres et vous, une attentive et dévouée collaboration.

Oserai je dire que ce devoir vous incombe plus à vous, les mères, qu'à vos époux ? Ils travaillent le plus souvent au dehors, ils ne s'occupent guère des affaires de l'intérieur ; les enfants sont plus souvent autour de vous et sous votre garde ; à vous donc de veiller sur eux, de vous intéresser minutieusement à leur formation morale, soit par vous-mêmes, soit avec l'aide d'auxiliaires. Et puis il est des choses, des nuances qui échappent aux hommes, surtout en matière de religion ou de sentiment, et que vous êtes mieux à même de saisir.

Enfin, l'enfant que vous confiez à des maîtres est déjà un petit monde d'impressions, de qualités et aussi de défauts. Nous prêtres, nous découvrons parfois dans de jeunes âmes, des habitudes déjà solides et bien difficiles à déraciner. C'est que, outre l'influence de l'hérédité, une évolution très précoce s'opère dans une jeune âme ; l'éducation commence même avant l'éveil de la raison ; et cette éducation première, extrêmement importante, — car elle est le vrai point de départ de toute la vie de l'enfant, — elle est essentiellement

et uniquement l'œuvre de la mère. A elle de faire joindre au petit ses mains pour la prière ; à elle de lui apprendre à balbutier, dès qu'il peut parler, le nom de Jésus ; à elle de lui faire tracer, avant même qu'il comprenne, le signe de la croix. A elle aussi de s'opposer aux caprices, d'habituer l'enfant au sacrifice : lui donner tout le nécessaire et ce qui est raisonnable, lui refuser tout le reste, et cela dès les toutes premières années, est un excellent moyen de former la volonté. Si vous attendez sept ou huit ans pour essayer de combattre les défauts que vous avez fait naître, il est déjà trop tard. Encore une fois, c'est le point de départ qui compte le plus, c'est de lui que tout dépend ; il commence pratiquement de très bonne heure, et c'est pourquoi il est essentiellement un devoir maternel et le principe de vos responsabilités.

III. — *L'étendue de vos responsabilités*

Aimer quelqu'un, a dit S. Thomas, c'est lui vouloir du bien. Vous aimez vos enfants, donc vous leur voulez du bien ; leur bonheur est votre ambition et le mobile, la consolation aussi de vos fatigues. Voilà qui est fort bien ; mais réfléchissez que tout le monde n'a pas la même conception du bonheur et que diverses, sinon opposées, sont les routes qui prétendent y conduire. Et pourtant, il ne doit pas y avoir, pour un être doué de raison, bien des manières de posséder le bonheur parfait, celui qui répond aux aspirations de l'homme tout entier. Ni l'argent, ni les honneurs, ni l'amitié et la santé, ni même tout cela réuni ne peut nous rendre parfaitement heureux : difficultés de les obtenir, soucis de les garder, craintes de les perdre, rendent ces biens incapables de nous donner la vraie félicité, qu'il faut chercher, à la lumière de l'Evangile, auprès de Dieu, dans la vie éternelle.

Et quant au bonheur terrestre, le meilleur moyen de le goûter dans la mesure où il est compatible avec cette vie d'épreuve et de mérite, c'est encore d'avoir toujours la conscience en paix, c'est de suivre fidèlement le chemin du devoir : le péché, en effet, cause de nombreux ravages dans l'esprit et le cœur, parfois même dans le corps et les biens matériels, ravages qui ne vont guère à procurer le bonheur.

Interrogez-vous et voyez si l'éducation que vous donnez à vos enfants, la sollicitude attentive, éclairée et fidèle dont vous les entourez, les prépare vraiment aux devoirs qui demain seront les leurs, aux tâches qui les attendent ; demandez-vous si vous leur donnez vraiment, autant que vous le devez et le pouvez, ce bagage de foi et de vertu indispensable pour qu'ils fassent heureusement le voyage de cette vie et abordent au port du salut.

Mais il y a plus encore : vos enfants ne sont pas destinés à vivre isolément, mais en société, et toutes leurs actions auront une influence bonne ou mauvaise ; ils pourront être des serviteurs du bien commun, ou des perturbateurs de l'ordre social ; ils pourront édifier les autres par leurs vertus et leur fidélité au devoir, ou scandaliser par leurs désordres ; ils pourront même être des apôtres, des militants du bien et de l'Evangile, ou des pourvoyeurs de Satan et du vice. En un mot, si vos enfants suivent le droit chemin, il est presque sûr qu'ils aideront leur prochain à le suivre avec eux ; au contraire, s'ils s'écartent de la bonne voie, il est fort à craindre que d'autres les suivent, entraînés par eux. Ce n'est donc pas seulement le bonheur éternel et temporel de vos enfants, mais celui de beaucoup d'autres avec eux, qui est présentement entre vos mains.

* *

« *Honor, onus* » : tout honneur s'accompagne d'une tâche. Dieu vous fait confiance et vous appelle à collaborer avec lui à l'une de ses œuvres les plus magnifiques ; soyez-en justement fières, mais sachez aussi, par une générosité naturelle à un cœur de mère, être vraiment à la hauteur de votre tâche.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour l'Œuvre de St-François de Sales

APPEL EN FAVEUR DE L'ŒUVRE

Ite et vos in vineam meam.
Allez, vous aussi, à ma vigne. (Mt., xx, 4).

Mes frères,

Ce mot, c'est l'appel du maître de la vigne à tous les ouvriers désœuvrés qu'il rencontre ; autrement dit, c'est l'appel du Souverain Seigneur à tous les hommes de bonne volonté.

La vigne, dont l'image est ici employée par le divin Maître, représente, d'une manière générale, son œuvre par excellence, l'Eglise, et, dans un sens plus restreint, les divers groupements catholiques : nations, diocèses, paroisses, associations, œuvres multiples qui forment une portion de l'Eglise ; elle figure donc, en particulier, cette grande Œuvre de St-François de Sales qui fait aujourd'hui l'objet de notre assemblée.

Ite et vos in vineam meam. Aux chrétiens qui comptent parmi les associés de cette Œuvre, je viens demander de lui continuer leur concours ; à ceux qui jusqu'à présent ne le lui ont pas donné, je viens le solliciter.

Apprenez, les uns et les autres, pourquoi vous le devez et comment vous le pouvez.

I

Remerciez Dieu, m. f., vous tous qui êtes nés à une époque où l'éducation chrétienne, déjà commencée dans la famille, se poursuivait à l'école et s'achevait sous la persévérante direction du prêtre. Ces maîtres étaient les continuateurs de l'œuvre ébauchée par les parents ; ils ne croyaient pas devoir élever les enfants dans des principes opposés à ceux que leur donnaient les pères et les mères ; ils ne se substituaient pas aux parents

dans l'accomplissement de cette tâche, ils y travaillaient parallèlement avec eux, afin de la compléter et d'en mieux assurer le succès. Grâce à cette unité d'éducation au foyer, à l'école et au catéchisme, vous avez grandi dans la foi chrétienne, vous vous y êtes affermis et fortifiés. Et, alors même que vos croyances seraient attaquées, battues en brèche, affaiblies même, vous conservez un fond de foi, une réserve dont s'alimente votre vie chrétienne ou qui permet d'en espérer la rénovation.

Mais pensez qu'il est au milieu de nous aujourd'hui, dans nos villes, dans nos ateliers, jusqu'au fond des plus humbles bourgades, des générations qui s'avancent dans la vie sans Dieu, sans religion, sans culte, en pleine nuit de l'âme, marquées de la flétrissure précoce de l'impiété et du vice.

Il faut le dire, à la confusion de notre temps, avec un illustre évêque contemporain, « les deux tiers de la portion virile en France ont aujourd'hui perdu la foi et toute foi, à quinze ans. » (Mgr Gibier). Et ce qu'il disait il y a quelques années des adolescents, est également vrai actuellement des adolescentes. Dans la France entière, combien d'enfants qui ne sont pas baptisés, ou qui n'ont de chrétien que le nom, qui blasphèment, le sourire aux lèvres, qui insultent à l'Eglise, au prêtre, à nos cérémonies, et pour qui la Communion solennelle (à supposer qu'ils la fassent) est le dernier acte de la religion !

Ils le savaient d'avance, ce résultat, ils le voulaient, ils le poursuivaient, les organisateurs de l'école soi-disant neutre ; et d'ailleurs il y avait longtemps déjà qu'elle avait donné ses fruits.

Le moyen radical de déchristianiser, c'est de tuer la vie chrétienne, c'est-à-dire de tuer Jésus dans les jeunes âmes. Un des hommes de la secte l'a dit cyniquement : « Laissons les pères, allons aux enfants. »

Pourtant, elles ont faim de Dieu, ces pauvres âmes d'enfants, faim de la vérité et de la vertu. Dieu ! on en a proscrit l'image et on en blasphème le nom, on apprend à le mépriser et à le haïr. La vérité ! on n'appelle de ce nom que ce qui est jouissance et matière, que ce qui tombe sous les sens ; le reste n'est plus qu'hypothèse, superstition, mensonge. La vertu ! on la réduit à n'être plus qu'un sentiment de dignité, de convenance, d'intérêt bien entendu ; aussi bien les statistiques criminelles témoignent comment l'entend l'enfance et quel cas elle en fait.

Si ce n'est pas à l'école qu'on pervertit l'enfance, c'est plus tard. Ou plutôt on continue au sortir de l'école l'œuvre commencée à l'école. Les cours postscolaires, les patronages, les sociétés sportives, les colonies de vacances, les ateliers en sont l'occasion. Le poison y est distillé par le livre, la revue, le journal, la feuille volante, les illustrations, les cartes postales, le cinéma. Dans les pharmacies, les produits toxiques doivent être soigneusement enfermés ; les poisons de l'âme s'étalent partout et sont mis à la portée de tous. Chaque matin, chaque semaine au moins, ces productions viennent s'abattre jusque dans les derniers des hameaux. Feuilletons, articles de journaux, romans cyniques, images obscènes : cela se distribue, cela se vend, cela se dévore. On n'a pas treize ans qu'on se gorge de ces spectacles et de ces lectures. Il n'y a plus d'enfants ! La bête infernale a senti cette fraîcheur d'âme, et dès l'éveil de la raison elle la guette pour l'étouffer entre ses terribles mâchoires qui sont l'école sans Dieu et la presse éhontée.

C'est pour atténuer dans la plus large mesure possible les effets de ce crime, pour apprendre à l'enfance les vérités chrétiennes, ou pour lui conserver ce trésor, si elle l'a gardé encore, de la foi et de la vertu, pour la sauver finalement, que vous devez apporter votre concours à l'Œuvre de St-François de Sales.

Cette Œuvre, en effet, à côté du poison met le contre-poison ; en face des écoles laïques, elle entretient, elle subventionne les écoles catholiques ; à l'invasion des livres impies et orduriers elle oppose la fondation de bibliothèques chrétiennes, la diffusion des brochures religieuses ; contre les œuvres postscolaires et les autres industries de l'impiété, elle lutte par l'entretien de ses cercles ouvriers, de ses patronages, par ses apprentissages et ses honnêtes divertissements, par les missions, par les retraites, par les projections et par les conférences instructives et moralisatrices.

Une œuvre d'une telle portée religieuse et sociale ne mérite-t-elle pas votre dévouement, vos encouragements, votre coopération ?

Mais comment les lui apporterez-vous ?

II

Pour atteindre ce but, il faut deux choses : des ouvriers et des subsides.

Des ouvriers ! Certes, il s'en trouve, mais pas assez nombreux. Toutefois, il s'en lève de partout. Ce sont des jeunes gens généreux, ardents, épris d'idéal, chez qui s'est allumée la flamme de l'apostolat et qui mettent leur activité, leurs énergies, leur intelligence, leur zèle au service des ouvriers, des apprentis, des employés, des patronages, dans les Œuvres de jeunesse, dans les Cercles d'étude. Noble initiative qui les pousse à se faire les suppléants du prêtre, les soldats de l'Eglise, les auxiliaires du Christ, les sauveurs de leurs frères. Ce sont des jeunes filles et des dames qui dédaignant les fêtes troublantes et les plaisirs amollissants, se donnent la belle mission, en leurs instants libres, de se faire catéchistes, de surveiller les enfants à l'église et dans les patronages, de les recueillir et grouper en des salles communes, de présider à leurs jeux, de leur apprendre la couture, les travaux manuels, et même de se consacrer à leur instruction.

Honneur à ces vaillants et à ces vaillantes ! Mais il est à désirer qu'ils trouvent des imitateurs et des émules, car immense est la vigne du Seigneur.

Pour soutenir ces initiatives et ces dévouements,

il faut de plus des ressources. On l'a dit, l'argent est le nerf de la guerre : de la guerre pour la foi et pour Dieu, comme de la guerre pour le droit et pour la patrie. L'Eglise a donc besoin de subsides pécuniaires ; c'est pourquoi elle vous tend aujourd'hui la main.

Vous verriez à une borne de la rue un enfant qui meurt de faim et qui sollicite votre charité : auriez-vous la cruauté de passer sans lui accorder l'obole qui lui rendra la vie ? Eh bien ! la vie de l'âme est plus précieuse que la vie du corps, a dit le Sauveur (Luc, XII, 23). Et il y a, par toute la terre de France, des petites âmes qui meurent de faim spirituellement, de jeunes âmes qui se perdront, si le sou de S. François de Sales ne leur achète pas la foi, la vérité, Dieu.

Dites si vous voulez que vos jeunes frères de France viennent à Dieu, à la foi, à la vertu, ou si vous voulez qu'ils meurent dans l'impiété, dans l'immoralité et demain dans la révolte sociale. Leur sort est en partie entre vos mains. Vous les voulez croyants ? Donnez à l'Œuvre qui a pour but leur préservation ou leur conquête ; elle prendra soin d'eux, elle les régénérera, elle les gardera, elle les sauvera.

Au Moyen-Age il y eut un Ordre célèbre qui s'appelait l'Ordre de la Merci ou du Rachat des captifs. Des moines se rendaient sur les côtes barbaresques pour racheter les esclaves à prix d'or, au péril même de leur vie. Leur vie, ils la donnaient, mais l'or, il fallait le mendier. Et ils s'en allaient de villes en villes, de châteaux en châteaux, de palais en palais ; et manants, seigneurs, princes fournissaient les rançons des malheureuses victimes de la servitude musulmane.

Aujourd'hui le rachat des esclaves est encore une actualité. Mais ce ne sont plus principalement les corps, ce sont les âmes qui gémissent dans la servitude. Des cœurs chevaleresques se lèvent tous les jours pour les racheter : pasteurs des villes et des villages, jeunes gens, jeunes filles, femmes dévoués ne comptant pas leur peine et leurs sacrifices. Seulement il leur faut autre chose : l'or qui doit servir à la rançon des âmes. C'est pourquoi ils font appel à votre charité. Que vos mains s'ouvrent donc afin de les aider dans leur œuvre de libération et de défense des âmes, afin de vous constituer, selon la parole du Maître divin, des arrhes pour la vie éternelle (Math., VI, 20). Ainsi soit-il.

Sur le Premier Vendredi du mois

CE QUE DOIT ÊTRE LE PREMIER VENDREDI

Mes frères,

Il y a dans la vie de l'homme (malgré les tristesses de son exil) des jours privilégiés : les amis du Sacré-Cœur de Jésus ne me contrediront pas si je mets de ce nombre le premier vendredi de chaque mois.

Le vendredi (sixième jour de la semaine) n'a pas, il est vrai, comme le samedi, la gloire de nous rappeler le repos de Dieu après la création, modèle du repos que nous devons prendre après les labeurs de la semaine.

Il ne fut point non plus, comme l'a été le premier jour de la semaine, le dimanche, le témoin de la résurrection du Sauveur et de la naissance de l'Eglise et ne peut porter, comme le dimanche, le titre glorieux de jour du Seigneur.

Mais ses souvenirs, pour avoir moins de gloire, ne sont pas de ceux toutefois qui peuvent laisser indifférent. Ainsi je vous ferai remarquer d'abord que ce fut au sixième jour, le vendredi, que l'homme apparut sur la terre, créé par Dieu à son image et ressemblance. En mémoire de quoi on peut appeler très justement le vendredi le jour de l'homme.

Malheureusement, l'homme ne tarda pas à profaner indignement le vendredi. Au lieu de l'employer à servir son Créateur, il alla jusqu'à le consacrer à ses passions divinisées, et surtout à la plus honteuse : l'impureté, d'où son nom de vendredi, jour de Vénus, *dies Veneris*.

Malgré cette profanation et cette apostasie, le Seigneur n'a point renoncé à reprendre le jour de l'homme pour lui rendre son élévation et son honneur. Et voilà pourquoi le Rédempteur du monde a choisi le vendredi, le premier vendredi d'avril, d'après l'estimation la plus sûre, pour faire la conquête de nos âmes au prix de tout son sang.

Puis quand, après dix-sept siècles de christianisme, la charité d'un grand nombre s'étant refroidie, Jésus voulut nous donner son cœur, ce fut encore un vendredi qu'il choisit pour faire cette manifestation, un vendredi qu'il choisit pour la fête solennelle de cette nouvelle dévotion. « Je te demande, dit il à sainte Marguerite-Marie, que le premier vendredi après l'octave du St-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur. »

C'est ce choix divin qui a inspiré aux pieux fidèles de consacrer le sixième jour de la semaine à honorer plus particulièrement la Passion de Notre-Seigneur et son divin Cœur.

Toutefois, parmi les cinquante-deux vendredis de l'année, en dehors du vendredi après l'octave du St-Sacrement, dont la place à part est incontestée, les âmes dévouées au Sacré-Cœur ont une prédilection marquée pour le premier vendredi de chaque mois. Cette préférence est justifiée par une demande spéciale et une promesse solennelle du Sauveur.

La demande fut faite pendant une des apparitions du Sacré-Cœur dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. Jésus se montra à sainte Marguerite-Marie, tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes comme des soleils, et il lui réclama un culte de réparation. Parmi les pratiques de ce culte, il lui indiqua celle de la communion du premier vendredi du mois.

Quant à la promesse, voici en quels termes la sainte l'a rapportée : « Je te promets (c'est Jésus

qui parle), dans l'excessive miséricorde de mon cœur, que mon amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois de suite, la grâce finale de la pénitence. Ils ne mourront point en ma disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements, mon cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment. »

Cette demande du Sauveur, les âmes désireuses de plaire au cœur du divin Maître ont compris qu'elle ne s'adressait pas seulement à Marguerite-Marie. Cette promesse, tous les chrétiens fervents ont à cœur d'en mériter la réalisation. Et c'est ainsi que dans toute vie pieuse le premier vendredi du mois est un jour privilégié. Je voudrais essayer de vous dire ce qu'il doit être pratiquement pour tout disciple fervent du Sacré-Cœur.

Or, me rappelant que la vie est un voyage, je répondrai que le premier vendredi doit être *une halte*. Sachant aussi que S. Luc l'a comparée à un négoce, j'ajouterai ensuite que le premier vendredi doit être *un rendement de comptes*.

I. — *Une halte*

Je n'entreprendrai pas, m. f., de prouver longuement que notre vie n'est qu'un pèlerinage, une course, un voyage rapide, parce que de telles vérités, à force d'être rebattues, sont devenues banales. La vue de ces grands trains qui brûlent l'espace et parcourent avec tant de rapidité les plus grandes distances, fait songer instinctivement à nos vies voyageuses. Ce train qui passe, c'est la vie; la vapeur, c'est le temps; la gare du départ, c'est la naissance; la gare d'arrivée, l'éternité. L'homme s'en va donc dans la maison de son éternité. Si encore ce voyage s'accomplissait sans fatigues et sans dangers ! Mais la Sainte Ecriture a pris soin de nous avertir que l'homme vit peu de temps et que les courts instants de son existence sont traversés par d'incessantes misères.

Puissions-nous du moins, pendant la course, trouver le long de la voie quelques haltes pour nous reposer et refaire nos forces ! C'est d'autant plus nécessaire que cette marche rapide qui se nomme notre vie n'est pas, surtout quand il s'agit des chrétiens fidèles, un simple voyage dans la plaine, mais une ascension vers les hauteurs, dans les montagnes, et des montagnes si élevées que nos grandes Alpes en donnent à peine l'idée. Ces sommets éminents, le Seigneur nous les montre en maints passages de nos Livres Saints : « Sanctifiez-vous, dit-il, et devenez des saints, parce que moi, votre Dieu, je suis saint. » — « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Que celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie davantage. »

Aussi, malgré les ascensions disposées par Dieu dans nos cœurs, nous sommes obligés de confesser que pour franchir sans fatigue de tels espaces, il faudrait des ailes d'aigle ou des pas de géant. Le découragement s'empare plus d'une fois de l'alpiniste qui veut escalader les hautes cimes. Eh quoi ! avoir marché déjà plusieurs heures, avancer haletant, épuisé, à moitié courbé sur son bâton ferré et s'apercevoir qu'on est encore si loin du sommet ! Heureusement, la Providence et l'industrie des hommes ont pourvu à ce danger du découragement et ménagé dans les anfractuosités du rocher ou sur un plateau abrité contre le vent et bien ensoleillé un abri, une retraite, un lieu de repos disposé par la nature, quelquefois une simple cabane bâtie par la main des hommes. « Regardez au-dessus de votre tête, crie le guide. C'est la halte bienfaisante qui vous attend. Là vous pourrez sous une douce chaleur sécher vos vêtements mouillés par la sueur. Vous trouverez un banc rustique, mais moelleux quand même, pour vous asseoir, et surtout une nourriture saine et réconfortante. » Et le touriste ainsi encouragé fait un effort et il arrive. Oh ! que ce gîte primitif lui paraît confortable ! que cette couche champêtre où il peut s'étendre lui semble douce ! que cette nourriture si simple lui procure de forces ! Quand le temps fixé pour la halte aura pris fin, le voyageur, au cri du guide : « En avant ! » se relèvera plein d'ardeur pour reprendre sa course vers les hauteurs.

Tel est le premier vendredi du mois. A ces excursionnistes vaillants qui s'appellent parfaits ou du moins travaillent à le devenir, il offre les mêmes avantages, le même repos, le même réconfort que l'abri bâti au flanc des glaciers en offre au touriste des grandes Alpes.

La méditation qui en marque la première heure semble plus facile et plus attrayante ce jour-là. C'est un doux colloque, un tête-à-tête délicieux avec Jésus lui-même, ou mieux encore un suave repos sur son cœur, rappelant celui de S. Jean pendant la dernière Cène, ou celui de sainte Marguerite-Marie pendant qu'elle recevait les révélations de son divin Maître. Que de blessures sont fermées pendant cette heure ou cette demi-heure de repos spirituel ! que de résolutions sont reprises ! que d'encouragements sont reçus ! — Puis à ce premier cordial déjà si réconfortant viennent s'adjoindre bientôt la sainte messe entendue ce jour-là en une union plus intime avec la divine Victime de l'autel, et surtout la sainte communion, réfection incomparable pour raviver les forces et chasser le découragement. Ah ! cette communion du premier vendredi de chaque mois, qui pourrait en décrire les charmes puissants, les effets merveilleux ? Ceux qui la pratiquent ne me contrediront pas quand j'affirmerai qu'elle a une saveur particulière que nous ne lui trouvons pas aux jours ordinaires : c'est avant tout la communion au Cœur sacré du Maître, foyer de miséricorde, de tendresse et d'amour.

Après cette halte du premier vendredi, après le viatique fourni par ce jour béni, le disciple du Sacré-Cœur se relève tout joyeux, comme le touriste à la voix de son guide lui criant : « En avant ! en avant ! » et continue sans faiblir son ascension vers les hauts sommets où Jésus l'appelle.

II. — *Règlement de comptes*

Mais la vie chrétienne n'est pas seulement un voyage, c'est encore un négoce, dont l'objet n'est pas une marchandise vulgaire, mais notre salut éternel lui-même.

Remarquez-le bien : cette entreprise commerciale d'un ordre si élevé n'est pas l'œuvre d'un seul, c'est une œuvre faite à deux ; c'est comme une espèce de société en commandite dont Dieu et l'âme sont les associés. Et si, à considérer l'intérêt, l'âme semble plus engagée que Dieu, à considérer l'amour qui dirige et conduit tout, Dieu y est encore plus engagé que l'âme. C'est lui le grand bailleur de fonds sans lesquels toute réussite deviendrait impossible. Malgré cela, Dieu, respectant les conditions du contrat, ne fait rien tout seul. Et si l'âme fait banqueroute à ses destinées éternelles, Dieu ne réhabilitera pas cette faillie, malgré elle.

Chose plus terrible encore : il ne suffit pas, pour être quitte vis-à-vis de notre associé divin, de lui rapporter sa mise de fonds telle qu'on l'a reçue, il faut la faire valoir : quatre talents pour deux, dix talents pour cinq, nous dit l'Evangile. Et nous savons le sort affreux réservé au serviteur négligent qui, au lieu de faire fructifier le don divin, l'enfouit pour le rapporter tel qu'il l'a reçu.

Ceci étant dit, nul n'ignore qu'une société commerciale importante ne se peut conduire à bonne fin qu'à la condition d'une tenue de livres irréprochable et d'un inventaire fréquent. Quiconque néglige ce moyen va d'une manière certaine à la banqueroute, à la faillite.

Et cependant qu'il coûte, cet examen, dans le négoce de notre salut! C'est au point que souvent, très souvent, nous sommes tentés de le remettre à plus tard, comme si différer un paiement inévitable, c'était l'éviter.

Combien heureuses sont les âmes qui, par amour pour le Cœur de Jésus, se sont fait du premier vendredi de chaque mois un jour de récollection spirituelle et de retraite ! Elles n'auront pas à craindre les atermoiements des autres. Car ce jour-là, tous leurs pieux exercices fixés, réglés d'avance, les invitent et les poussent à ce rendement de comptes à l'amiable, que réclame la grande affaire de leur salut.

Oh ! sans doute, cet examen ne se fera pas toujours à notre honneur. Bien des fois, pour ne pas dire toujours, nous aurons à rougir de nos infidélités. Qu'avons-nous fait pendant ce mois pour contenter le divin cœur de notre Maître ? Où sont nos sacrifices ? nos victoires ? Nos exercices de piété ont-ils été mieux accomplis ? Notre défaut dominant a-t-il été plus victorieusement combattu, notre orgueil plus refoulé ? A la vue de tant de misères, notre premier mouvement sera sans doute celui du dépit et du découragement. A quoi bon, serons-nous tentés de dire, puisque c'est toujours la même chose ?

Mais Jésus est là, et son cœur a découvert avant nous ce piège de l'ennemi. « Je paierai pour vous, nous dit-il, ayez confiance en moi ! » Si un millionnaire se rendait caution pour un homme qui devrait une centaine de francs, on regarderait ce dernier comme un insensé de s'inquiéter encore. Jésus offre pour nous ses satisfactions infinies : que pouvons-nous craindre ?

Mais si ce témoignage de tendresse ne suffit point pour calmer nos terreurs, il nous restera encore une ressource Comme le débiteur insolvable, nous crierons vers Jésus : « Seigneur, la multitude de mes péchés dépasse la mesure. Je ne puis solder les dettes que j'ai contractées envers votre justice. Je suis un misérable, un criminel. La prison seule est la demeure qui me convienne. Seulement que cette prison, ô Jésus, ne soit autre que votre Sacré-Cœur. Et quand j'y serai, tenez-moi bien captif et lié des chaînes de votre amour, jusqu'à ce que je vous aie payé tout ce que je vous dois. Et comme je ne le pourrai jamais faire, aussi souhaité-je de n'en jamais sortir. »

Pour qui pratique ainsi la dévotion du premier vendredi du mois, je ne dis pas que toute chute est impossible, car nous sommes si misérables et si faibles, mais j'ose affirmer que la victoire finale ne peut manquer de venir.

Que notre résolution soit donc de sanctifier désormais le premier vendredi de chaque mois par l'assistance à la sainte messe et par une communion fervente, par un examen loyal, fait devant le St-Sacrement, sur l'état de notre conscience et par un inventaire sérieux de toutes nos actions durant le mois écoulé.

Et alors de ce jour béni nous pourrons dire en toute assurance : « C'est le jour que le Seigneur a fait. » Et c'est lui qui nous sauvera. Ainsi soit il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VI

GRANDEURS, DEVOIRS, JOIES DU MARIAGE

Monsieur et Mademoiselle,

Vous êtes arrivés présentement à une heure solennelle entre toutes celles de votre vie. C'est l'heure où Dieu pourrait redire à votre adresse la parole qu'il proclamait jadis, au berceau de l'humanité : « Il n'est pas bon à l'homme d'être seul... L'homme quittera tout pour s'attacher à son épouse... et ils seront deux dans une seule chair. » Cette heure, c'est l'heure de votre mariage.

Puisque l'honneur m'échoit de présider à vos mutuels engagements, et d'appeler sur vous les bénédictions divines, vous permettrez que j'unisse mes sentiments à l'ardeur de ceux que professe pour vous l'assistance sympathique autant que distinguée qui vous entoure, et que j'ajoute mes vœux à tous ceux qui montent vers le ciel en votre faveur.

I

Pour ma part, et de tout mon cœur sacerdotal, je vous souhaiterai d'abord d'entretenir sans cesse en vous l'importance surnaturelle de l'acte que vous allez accomplir.

Il est peut-être, de par le monde, des époux qui n'attachent guère au mariage d'autre valeur que celle d'un acte profane quelconque, qui n'y voient rien d'autre que la rencontre et l'association de deux personnes inclinées l'une vers l'autre par des convenances, des intérêts ou seulement des charmes extérieurs.

Mais vos convictions à vous, je le sais, sont d'une espèce bien différente. car vous êtes des chrétiens éclairés et qui vivent leur religion.

Je n'ai donc pas à vous rappeler bien longuement quelle idée autrement élevée notre sainte religion se fait de la vie conjugale. Vous comprenez, vous, que le mariage est l'institution établie par Dieu lui-même pour être la base de la société chrétienne, et restaurée par le Christ dans sa pureté et son indissolubilité. Vous croyez, vous, que le mariage est le contrat définitif et irrévocable par lequel deux êtres qui s'aiment, unissent à jamais leur existence pour avancer toujours dans la vertu et le bonheur, en même temps que pour collaborer à la perpétuité de la race humaine. Vous savez aussi, vous, que ce contrat, scellé devant Dieu et devant son ministre, revêt l'auguste dignité d'un sacrement ; que tout à l'heure, quand vous joindrez vos mains pour engager et lier vos existences, Dieu fera descendre sur vous en abondance ses grâces et qu'il en tiendra encore beaucoup d'autres toutes spéciales en réserve pour les diverses nécessités de votre vie.

Aussi bien, en vrais chrétiens, vous vous êtes préparés comme il convient, à ce grand sacrement que vous allez vous conférer. C'est pourquoi il me plaît d'espérer que vous ne perdrez jamais de vue la haute importance religieuse et la richesse sacramentelle de votre mariage.

II

Je vous offrirai un second souhait : c'est que vous en remplissiez toujours sans faiblesse les obligations et les charges.

Le devoir ! voilà, n'est-il pas vrai, un mot et aussi une réalité que certains, en pareille circonstance, n'aiment guère à considérer, préférant à ses austérités les attraits plus riants du plaisir, et on les voit parfois qui s'embarquent sur les plus fragiles esquifs, à travers les plus dangereux hasards, au risque de faire naufrage.

Or, je n'ai pas à vous l'apprendre, la vie nouvelle qui s'ouvre devant vous, loin de diminuer vos responsabilités, va augmenter vos charges et vous créer de nouveaux devoirs. Plus d'une fois déjà, j'en suis sûr, vous y avez réfléchi. Laissez-moi cependant vous rappeler au moins une parole de S. Paul dont la gravité ne saurait vous échapper :

« Vous, dit-il à l'époux, aimez votre épouse comme le Christ a aimé son Eglise jusqu'à se livrer pour elle. » Ainsi le premier devoir d'un époux chrétien, c'est l'affection poussée jusqu'au dévouement le plus complet. Il aime son épouse non d'un amour égoïste, mais généreux autant qu'inaltérable, et qui, non content de s'offrir une fois dans l'enthousiasme de la jeunesse, se donne sans relâche tout le long de la vie, dans la peine comme dans la joie, toujours prêt à l'oubli de soi comme au sacrifice.

Puis, s'adressant à l'épouse, l'Apôtre ajoute : « Comme l'Eglise est soumise à Jésus-Christ, la femme doit être soumise en toutes choses à son mari. » Telle est en effet la condition de l'ordre et de la paix.

Une pareille obligation pourrait sembler pénible à qui n'aimerait pas. Mais le mariage chrétien s'appuie, avant tout, sur un amour réciproque. C'est donc dans son amour pour son époux que la femme trouve le moyen de lui garder toujours obéissance et fidélité, car rien ne coûte quand on aime vraiment.

Sans m'étendre davantage, les deux mots que je viens de vous rappeler renferment, vous le voyez, tout un programme de véritable vie conjugale. Ce sera le vôtre, j'en ai la ferme confiance. Votre application tendra constamment à en assurer la complète réalisation. Avec cette générosité de cœur qui fait l'un des charmes les plus prenants de votre âge, vous voudrez choisir pour maxime de la vie que vous commencez ce mot de notre grande Sainte nationale : « *Vive labeur !* » ce qui revient à dire : « *Vive, toujours vive devoir !* »

Je puis donc le souhaiter sans crainte, et l'espérer sans inquiétude : vous serez des époux qui envisagent nettement leurs devoirs, qui aiment sincèrement leurs devoirs, et qui remplissent fidèlement tous leurs devoirs.

III

Si vous le permettez, j'ajouterai encore un mot. Je vous souhaiterai de connaître et de goûter très largement les joies de votre mariage.

Vous savez bien que la vie humaine ici-bas n'est pas une partie de plaisir et que la terre restera toujours la terre : sans quoi le ciel n'aurait plus de raison d'être. Pourtant il est certain aussi que de ci de là, nous pouvons sur notre route cueillir la fleur parfumée qui s'appelle la joie.

Dieu le veut ainsi pour tenir en haleine notre pauvre cœur, sans cesse altéré d'un bonheur dont la totalité ne peut lui être assurée que dans l'au-delà. Dieu le veut ainsi pour nous procurer quelque réconfort parmi les lassitudes et les tristesses inévitables du temps présent.

Nos anciens, avec un sens très exact des choses, disaient : « Faites bien et réjouissez-vous. » C'est vrai, n'y eût-il, en dehors de toute autre, que les joies intimes préparées à la conscience par la satisfaction du devoir accompli.

Je vous dirai donc à mon tour : « Vous aussi, faites bien et réjouissez-vous. »

Croyez-le, vous aurez des joies, de très douces joies, si, comme vous l'avez fait jusqu'ici pour votre vie individuelle, vous donnez à la religion toute sa place dans votre vie conjugale; si vous continuez de mettre tout votre espoir dans le Dieu qui seul peut éclairer votre esprit, fortifier votre volonté, consoler vos souffrances, et satisfaire les plus sublimes aspirations de votre cœur.

Vous aurez des joies, de très douces joies, si vous maintenez toujours ardent cet amour mutuel dont je parlais tout à l'heure et qui est la base de votre mariage. L'intimité parfaite de deux cœurs est une grande force, et c'est également une très agréable jouissance.

Vous aurez des joies, de très douces joies, si, méprisant les calculs de cet égoïsme vulgaire qui cause tant de préjudices à notre société, vous obéissez courageusement aux lois du Créateur, et si vos enfants sont formés à l'honneur et à la vertu comme vous l'avez été vous-mêmes.

Aussi bien, de toutes ces joies dont je parle, n'avez-vous pas été, sans cesse, dans vos milieux respectifs, les témoins et les auteurs? Et encore en ce moment, car vos familles sont heureuses de vous présenter l'un à l'autre et d'ajouter un nouveau nœud au lien très apprécié qui déjà les attachait. C'est là pour vos parents une de leurs meilleures récompenses.

Ce que je sais de vous me laisse apercevoir avec quels soins délicats et empressés vous avez été préparés à l'avenir qui se présente à vous aujourd'hui. L'heure est arrivée d'en témoigner votre reconnaissance, mais aussi de mettre directement en exercice toutes les ressources que vous avez amassées au cours de votre éducation.

En imitant les exemples qui vous ont été proposés, en suivant les conseils judicieux qui vous ont été prodigués, en entretenant les traditions d'honneur, de vertu, de labeur, de religion qui sont de votre patrimoine familial, vous vous assurerez le droit au vrai et unique bonheur de la terre, et en même temps vous fonderez une de ces unions dont l'Eglise et la société ont tant besoin.

* *

Mais je me reprocherais de retarder plus longtemps l'expression de vos serments.

Devant Dieu, sous le regard très affectueusement ému des vôtres, vous pouvez maintenant vous donner l'un à l'autre, avec tout l'élan de votre jeunesse, toute l'ardeur et la franchise de vos sentiments.

Et pendant la messe que je vais célébrer à votre intention, vous prierez avec ferveur, nous prierons tous ensemble, — cependant que loin d'ici des cœurs très aimants s'associeront à nos prières, — pour que votre existence tout entière s'illumine de cette radieuse aurore, et que votre vie nouvelle, commencée dans l'allégresse aux pieds des autels, se poursuive toujours chrétiennement sur le chemin du bonheur. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXXVI

LAZARE LE RESSUSCITÉ

Demeurons encore dans cette attrayante cité de Béthanie où sainte Marthe nous a introduits naguère. Lazare y habitait avec ses deux sœurs. C'était un homme droit et probe, qui jouissait d'une grande réputation, moins à cause de ses richesses que de ses hautes vertus. Sa notoriété s'était même étendue jusqu'à Jérusalem, où l'on a dit qu'il possédait des immeubles, et ce fut à cause de cela que le miracle dont il devait être l'objet eut un si considérable retentissement.

I

De par la volonté de Dieu, Lazare, un jour, tomba malade et, quoiqu'il fût encore dans toute la force de l'âge, ses proches le virent si gravement atteint qu'ils commencèrent à s'effrayer. Il est bien sûr que tous les remèdes possibles furent employés, car d'une part on se trouvait tout près de Jérusalem, d'où l'on pouvait faire venir facilement des rabbins versés dans l'art de la médecine; et d'autre part la fortune de la famille anxieuse était trop grande pour qu'on pût hésiter devant aucune considération de dépenses.

A juste titre, Marthe et Marie pensèrent toutefois que les tentatives d'ordre naturel étaient moins efficaces que l'action bienfaisante de Dieu. Comme la maladie empirait sans cesse, elles envoyèrent un messager à Jésus avec mission de lui dire simplement ceci : « Maître, celui que vous aimez est malade. » Tous les siècles ont admiré la délicatesse de cette phrase. D'abord l'expression : *celui que vous aimez*, était la plus touchante qu'on puisse rêver. Puis la discrétion des deux sœurs se trahissait par le soin qu'elles mettaient à ne pas implorer formellement un prodige; mais leur confiance était prouvée par cela qu'elles supposaient que Jésus ne pourrait les savoir dans la peine sans venir de suite à leur secours.

Cependant le Christ mit leur foi à l'épreuve. Au lieu de partir sur-le-champ, comme tout le monde s'y attendait, pour se rendre auprès de celui qui avait mérité de devenir son ami, et de lui rendre la santé par un de ces prodiges qu'il lui était si facile d'accomplir, Notre-Seigneur se contenta de donner des paroles d'espérance. Il avait, comme nous allons le voir, ses raisons d'agir ainsi.

Il renvoya donc le messager en le chargeant simplement de dire aux deux sœurs que la maladie en question n'était point pour la mort, mais pour la gloire de Dieu et pour que le Fils de l'Homme soit exalté en cette circonstance. Il savait bien, pourtant, que le trépas allait survenir; mais il savait que ce décès ne serait que temporaire et servirait à accroître la grandeur du miracle qui démontrerait, une fois de plus, sa divi-

nité. Afin que personne ne puisse se méprendre sur les intentions de Notre Seigneur ou le soupçonner de dureté parce qu'il semblait s'intéresser peu au péril de Lazare, l'évangéliste S. Jean a pris soin de répéter, en cet endroit, ce qu'il venait d'insinuer quelques versets auparavant, à savoir, que Jésus aimait Marthe, Marie et leur frère.

Le Christ parut donc n'attacher qu'une importance secondaire à l'alarmante nouvelle. Il resta deux jours encore dans le pays où il se trouvait, se livrant aux occupations habituelles de sa mission. Ce fut seulement après ce délai qu'il dit à ses apôtres : « Nous allons maintenant retourner en Judée. » En entendant l'exposé de ce projet, les Douze furent saisis d'une véritable angoisse. Tandis que, dans la Pérée où il résidait alors, le Maître ne courait à peu près nul danger, les environs de Jérusalem étaient extrêmement périlleux pour lui. Nul n'ignorait que les maîtres d'Israël complotaient depuis longtemps sa perte et qu'ils avaient, récemment encore, cherché l'occasion de le lapider. Retourner à Béthanie était donc s'exposer gravement, et les disciples ne purent s'empêcher de le faire remarquer au Sauveur. Mais celui-ci se contenta de leur répondre par une brève parole où il comparait sa vie aux douze heures avant la fin desquelles la journée ne saurait se terminer. Cela revenait à dire que la haine de ses ennemis ne parviendrait pas à l'abattre avant que sa tâche fût achevée.

Puis il dévoila le but du voyage, mais toujours de façon symbolique, si bien que les apôtres s'y méprirent. Il annonça qu'il allait réveiller Lazare endormi. Les disciples tirèrent de là un argument nouveau pour le dissuader, car ils estimaient que le sommeil était un indice certain de guérison, et qu'il devenait dès lors inutile d'affronter les embûches des Pharisiens. Jésus leur apprit clairement la mort de son ami, et leur indiqua que ce deuil le réjouissait, loin de l'affliger, parce que les événements qui allaient se produire les confirmeraient dans la foi. Alors Thomas, le premier de tous, eut un bel élan de fidélité et de courage. Il se tourna vers ses compagnons et proclama : « Eh bien ! nous irons, nous aussi, afin de mourir avec lui. »

II

La petite troupe se mit en route ; mais, comme elle cheminait à pied, elle ne pouvait franchir en une seule étape la distance qui sépare la Pérée de la Judée. Il lui fallut deux journées encore pour atteindre Béthanie. Or, comme les Juifs avaient l'habitude d'enterrer les morts dès le jour même du décès, il y avait donc déjà quatre jours que Lazare gisait dans son tombeau. Mais toutes ces circonstances avaient été providentiellement voulues.

Quand le Christ pénétra dans la demeure en deuil, il la vit remplie d'une véritable foule : en plus des proches parents convoqués, beaucoup d'habitants de Jérusalem, qui connaissaient le défunt, s'étaient rendus auprès de ses sœurs dans l'intention de les consoler. Marthe, en apprenant l'approche de Jésus, les quitta tous pour courir au-devant du Maître, avec ce caractère ardent que nous avons déjà remarqué en elle. Marie, au contraire, restait assise dans la maison, accablée peut-être par le coup qui l'avait frappée.

Toujours franche, la bonne Marthe se permit d'interpeller le Christ, en lui disant que, s'il avait été là, Lazare ne serait pas mort. Mais elle corrigea aussitôt ce que cet acte de foi confiante pouvait avoir d'un peu brutal, en ajoutant que rien n'était néanmoins perdu, puisque Dieu pouvait accorder à son Messie tout ce qu'il lui demanderait. Elle n'osait pas demander explicitement le miracle, mais elle le suggérait en termes fort clairs. Notre-Seigneur récompensa aussitôt sa croyance que rien n'avait pu faire défaillir, pas même l'apparent abandon où il l'avait laissée. Il promit la résurrection du mort. Mais alors Marthe se méprit sur le sens de cette espérance : elle crut que le Christ faisait allusion à la résurrection générale du dernier jour, et elle renouvela son adhésion à ce dogme divin, que le Maître lui fit corroborer en l'amenant à proclamer qu'Il était, lui, la résurrection et la vie, mais sans vouloir s'expliquer davantage en cet instant.

Une consolation douce et pénétrante émanait du Sauveur, si bien que Marthe se reprocha soudain de priver sa sœur de la présence de Jésus. Avec la spontanéité qu'elle mettait dans tous ses actes, elle laissa là Jésus et les apôtres, et rentra précipitamment chez elle pour dire à Marie que le Seigneur était là, et qu'il désirait la voir. Elle avait parlé à voix basse, à cause de toutes les personnes qui encombraient la pièce et dont certaines étaient hostiles au Messie. Mais aussitôt, Marie, aussi fidèle que sa sœur, se leva pour répondre docilement à l'appel divin. Un peu étonnés, les Juifs qui se trouvaient là pensèrent que, suivant une coutume très répandue, elle allait pleurer sur la tombe fraîchement scellée, et ils se mirent en devoir de l'accompagner.

Mais elle se dirigea vers l'endroit où le Libérateur l'attendait et, loin de murmurer ou de se plaindre, elle se prosterna avec soumission, en répétant la phrase de Marthe : « Seigneur, si vous aviez été là, il ne serait pas mort. » Mais il semble que l'accent n'était plus tout à fait le même. Devant de tels témoignages de foi, devant les larmes de la pauvre fille, Jésus, qui pourtant possédait toujours d'une façon absolue le contrôle de sa volonté et de ses sentiments, voulut se laisser troubler, et il pleura. Les Juifs, qui étaient habitués à le voir toujours impassible et maître de lui-même, interprétèrent cette émotion comme une marque de l'amitié profonde qui l'unissait à celui qui venait de disparaître. Quelques-uns d'entre eux conçurent pourtant des doutes sur la puissance de Jésus, car, rappelant le miracle de l'aveugle-né, ils se demandaient comment celui qui avait pu guérir un inconnu, avait laissé mourir son ami. Ils